



# ALAN PARKS

## JANVIER NOIR

RIVAGES



« Le regard du gamin se fixa soudain, comme s'il venait seulement de remarquer sa présence. Son bras pivota dans sa direction, le pistolet se braqua droit sur sa tête. McCoy se figea tandis que le gamin affina sa visée. Une détonation sèche retentit. Une nuée de moineaux s'envola du toit et la foule paniqua pour de bon. »

Dans l'un des secteurs les plus passants de Glasgow, devant la gare routière, un garçon d'à peine vingt ans ouvre le feu sur l'inspecteur McCoy et sur une jeune femme, avant de retourner l'arme contre lui. La scène se déroule sous les yeux de Wattie, l'adjoint de McCoy. Qui est ce mystérieux garçon ? Quel est le mobile de son acte ? C'est ce que les deux policiers vont s'efforcer de découvrir, malgré l'opposition de leurs supérieurs. Une enquête en forme de déambulation dans une ville âpre, noire, parfois désespérée et pourtant palpitante d'humanité. Une ville qui vous saute à la gorge et ne vous lâche pas.

**Alan Parks** est né en Ecosse et a fait ses études à l'université de Glasgow. Après avoir travaillé dans l'univers de la musique à Londres, où il s'est occupé de promotion artistique et de la direction du label 679 Recordings, il se tourne vers l'écriture. Passionné par le roman noir, il a pour ambition de dépeindre sa ville à travers une série qui a pour héros le policier McCoy et dont *Janvier noir* est le premier volet.

« Un roman de flics dans la plus pure tradition — on pense à McIlvanney et au Get Carter de Ted Lewis... Écrit dans un style alerte et dépouillé. » Ian Rankin



ALAN PARKS

## Janvier noir

Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Olivier DeParis

Collection fondée par François Guérif

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Couverture : © Getty Images et Arcangel

Titre original : *Bloody January*  
Published in Great Britain by Canongate Books Ltd.

© Alan Parks, 2017  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2018  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4318-8

*Pour mes parents*





Toute cité, si petite soit-elle, est en réalité  
divisée en deux : celle des riches et celle des  
pauvres. Chacune en guerre avec l'autre.

Platon

Every picture tells a story, don't it?

Rod Stewart



L'affaire devint l'un de ces points de repère dont parlent les flics pour situer leur carrière. Comme il y eut Peter Manuel et Bible John, il y eut Janvier noir. Personne ne savait vraiment d'où était sorti ce nom, sans doute une remarque au détour d'une conversation à Pitt Street ou dans un pub proche du central. La presse n'avait pas tardé à s'en emparer pour en faire ses gros titres. La une la plus célèbre était encore visible, encadrée sur les murs des commissariats de la ville.

### **JANVIER NOIR : OÙ S'ARRÊTERA LA LISTE ?**

Plus tard, les flics ayant travaillé sur Janvier noir expliqueraient aux jeunes qu'ils n'imaginaient pas ce que cela avait été. Cinq victimes en une semaine. Au pub, désormais retraités et bedonnants, poussés à la boisson par le désœuvrement, ils évoqueraient leurs souvenirs. Ils raconteraient leurs exploits, comment ils avaient failli arrêter quelqu'un ou découvrir l'un des corps. Les jeunes hocheraient la tête en souriant, une oreille tournée vers les résultats des matchs de foot s'échappant du téléviseur. Ils se diraient : « Ça n'a pas pu être aussi méchant. »

Ils se tromperaient.



**1<sup>er</sup> janvier 1973**



# 1

McCoy suivit la coursive en direction de l'escalier. Ses talons claquaient sur le sol métallique, son souffle faisait de la vapeur devant lui. C'était toujours pareil, à Barlinnie. On crevait de froid l'hiver, et on crevait de chaud l'été. Le vieux bâtiment victorien était au bout du rouleau. Il n'avait pas été conçu pour le nombre de détenus dont on le remplissait aujourd'hui. Trois, parfois quatre, entassés dans une cellule prévue pour deux. Pas étonnant que toute la prison pue autant. L'odeur des pots de chambre qui débordaient et de la sueur fétide était si forte qu'elle vous saisissait à la gorge dès l'ouverture de la porte d'entrée ; vos vêtements en restaient imprégnés après votre départ.

Il avait commencé à fréquenter les lieux dès ses premières semaines de service. Le seul avantage de Barlinnie, c'était qu'on n'avait pas besoin d'aller ailleurs. Tout l'éventail de la criminalité de Glasgow terminait là. Les violeurs, les meurtriers, les pédophiles, mais aussi les petits vieux paumés qui venaient de perdre leur femme et s'étaient fait pincer à la sortie de la coopé avec deux boîtes de saumon planquées sous leur pull. Barlinnie n'était pas regardante, elle acceptait tout le monde.

Il se pencha par-dessus la balustrade pour scruter la salle de loisirs en bas, à travers le filet de sécurité et le brouillard

de fumée de cigarette. La foule habituelle grouillait, en tenue de jean et tennis blanches. Deux jeunes dont le nom lui échappait jouaient au ping-pong. Des petites frappes des gangs de Milton étaient regroupées autour de la table de billard, tous arborant moustache et cheveux longs, ainsi que des tatouages, témoins de leur passage en maison de redressement. L'un d'eux pointa sa queue de billard en direction de Jack Thomson, qu'on amenait en fauteuil roulant devant la télévision, et ricana. Un an plus tôt, il n'aurait même pas osé poser les yeux sur un type de ce calibre-là. À présent, le pauvre Thomson avait le crâne si profondément enfoncé que la déformation était visible de là-haut. Voilà ce qui arrive lorsqu'on vous brise les genoux à coups de masse avant de vous cogner un peu la tête pour la forme. Vous ne pouvez plus marcher et vous avez le cerveau si bousillé que vous ne savez même plus où vous êtes.

Il boutonna son imperméable et souffla dans ses mains. On se les gelait vraiment, ici. Un petit gros s'écarta de la table des joueurs de cartes, leva les yeux, hocha la tête. Steph Andrews. Il s'obstinait encore à croire que personne ne savait que c'était un indic. McCoy fourra la main dans sa poche, sortit l'un des paquets de Regal qu'il avait apportés et le laissa tomber dans le vide. Steph le rattrapa, le fit disparaître et repartit sans qu'on le remarque. Règle numéro un pour une visite à Barlinnie : apporter des clopes. McCoy se pencha un peu plus, il ne voyait toujours pas celui pour qui il s'était déplacé.

– C'est l'heure de nourrir les bêtes du zoo ?

Accoudé à la balustrade à côté de lui, Tommy Mullen. Il retira sa casquette et se gratta la tête. Brun lorsque McCoy avait commencé à fréquenter Barlinnie, il avait aujourd'hui les cheveux presque totalement gris.

– Combien il te reste à tirer, Tommy ?

– Trois semaines, putain. Je compte les jours.



– Tu regrettes pas de partir, alors ?  
– Tu rigoles ? J’attends que ça. Mon beauf a acheté une petite caravane au bord de la mer, à Girvan. Au grand air. Ça me changera de cette puanteur.

– Tu sais ce qu’il veut, toi ? Moi, on m’a appelé au commissariat pour me dire de venir, rien de plus.

Mullen haussa les épaules.

– Tu crois qu’il me le dirait ?

Il sortit une cigarette roulée de sa boîte à tabac et l’alluma. McCoy regarda à nouveau par-dessus la balustrade.

– Inutile de le chercher ici, dit Mullen. On l’a déplacé. On l’a installé dans la petite maison.

« La petite maison ». « La suite des cinglés ». Deux surnoms qui désignaient le même endroit : l’Unité spéciale. Mise en place il y avait environ un an, conséquence de l’adoption tardive par l’administration pénitentiaire des idées des années soixante. McCoy se souvenait d’une conférence de presse à la télévision. Un surveillant renfrogné assis derrière un bureau, entre deux espèces de profs hippies sortant tout un baratin à propos de l’« art-thérapie », du « profit de la détention » et de la « suppression des barrières ».

Dès qu’on parlait de l’Unité spéciale, les journaux s’enflammaient, tout comme la plupart des policiers. Pour eux, c’était Sodome et Gomorrhe rebâties sur les bords de la Clyde. Pour les hippies, ce n’était qu’une petite partie de la prison où les détenus les plus dangereux étaient traités comme des êtres humains. McCoy n’avait pas vraiment d’avis tranché sur la question. On ne pouvait pas dire que les techniques habituelles soient très efficaces. Organiser des expéditions punitives pour tabasser les détenus difficiles, les enfermer au sous-sol dans des cages humides et glaciales... De son point de vue, ça ne faisait que rendre ces types encore plus dingues et déterminés à agresser le premier maton dont le regard leur déplaisait.

Mullen et McCoy quittèrent le bâtiment principal et se hâtèrent de traverser la cour, le manteau rabattu par-dessus la tête, en direction d'une porte rouge. Le temps se gâtait à nouveau. Une pluie mêlée de grésil s'abattait, le vent fouettait les feuilles et les détritrus. Mullen tira la porte rouge vers lui et ils entrèrent.

McCoy en resta comme deux ronds de flan. Alice de l'autre côté du miroir.

Devant eux se trouvaient deux serres, remplies de fleurs et de plants de tomates. On avait cassé le béton pour aménager des carrés de terre où on faisait pousser des légumes en rangs bien alignés. Sur le côté, un espace clôturé était encombré par d'énormes blocs de granit sculpté, visages et corps inachevés qui luisaient sous la pluie. La porte d'un cabanon s'ouvrit et un type maigre aux longs cheveux blonds sortit, un ciseau de sculpteur à la main, un tablier de cuir poussiéreux autour des reins. Il releva ses lunettes de protection.

– Ça va, Tommy ? lança-t-il. On te voit plus, dis donc.

Il fallut à McCoy quelques secondes pour comprendre de qui il s'agissait. Bobby Munro. Il ne put s'empêcher de sourire. Bobby Munro, surnommé « le Rasoir », qui se baladait à Barlinnie un ciseau de sculpteur à la main ? Les journaux avaient de quoi fulminer. C'était sans doute la première fois qu'il en utilisait un normalement ; d'ordinaire, ce genre d'outil lui servait plutôt à égorger les gens.

– Oui, ça va, répondit Mullen. Je cherche Howie.

– Il doit être collé devant la télé, comme d'habitude. Par là.

– Alors tu es Tommy, maintenant ? dit McCoy tandis que Mullen et lui franchissaient la porte indiquée par Munro. Vous êtes tous potes. C'est ça, le principe ?

– M'en parle pas. Ça n'a pas été facile de s'y habituer, crois-moi.

Prenant un accent snob, Mullen récita :

– « L’usage des surnoms est dégradant et dépersonnalisant. Il doit être éliminé progressivement. » Je t’en foutrai...

La dernière fois que McCoy était venu là, c’était une blanchisserie pleine de grosses machines industrielles brassant le linge, avec des hommes derrière de grosses repasseuses électriques, à moitié cachés par la vapeur collante. C’était fini, tout ça. Aujourd’hui presque vide, repeinte en blanc, la salle était ornée de tableaux et de posters encadrés, et une énorme sculpture métallique se dressait en son milieu. Deux chiens à tête d’homme en train de se battre, ou de copuler, McCoy n’aurait trop su dire. Mullen montra une porte dans un coin.

– Le salon est là.

McCoy entra. À quoi s’attendait-il ? Il l’ignorait. En tout cas, pas à ça. On avait l’impression d’entrer dans le salon d’une vieille tante. Papier peint à motif géométrique, radiateur électrique allumé à fond, ses deux résistances d’un rouge incandescent, et un canapé et deux fauteuils aux accoudoirs en bois, placés autour d’un téléviseur couleur. Ça ne sentait même pas le pot de chambre. Seule tache dans ce décor douillet, Howie Nairn, avachi sur le canapé. La tenue de jean et les tennis blanches, ce n’était pas pour les pensionnaires de l’Unité spéciale, autorisés à porter leurs vêtements personnels. Avec son T-shirt Che Guevara sale, son écharpe écossaise autour du cou, son jean pattes d’ef et ses longs cheveux auburn frisés, attachés en queue-de-cheval, Nairn, de surcroît en chaussons, n’était pourtant guère à son avantage. Légèrement amaigri, il avait cependant peu changé depuis la dernière fois que McCoy l’avait vu. Toujours le même lacis de cicatrices protubérantes le long du cou, qui disparaissait sous l’encolure de son T-shirt.

– Dis à ce maton de dégager, exigea-t-il sans quitter le téléviseur des yeux. Il n’a rien à foutre ici.

– Comme tu voudras, dit Mullen. McCoy ?

Celui-ci hocha la tête.

– Je vous laisse discuter entre vous, conclut Mullen en ressortant. Appelez-moi quand vous aurez terminé.

McCoy s’assit sur l’accoudoir du canapé, posa un paquet de Regal sur le plateau carrelé de la table basse et attendit. Il était certain de sentir une odeur d’herbe quelque part. Ça ne l’aurait pas surpris. Rien dans cet endroit ne le pouvait encore. Nairn resta silencieux, le regard toujours fixé sur le téléviseur. À McCoy de commencer, donc.

– C’est à moi que tu t’es adressé. Je devrais me sentir flatté, je suppose ?

Nairn grogna.

– T’emballe pas, McCoy. T’étais le seul poulet dont je me rappelais le nom.

McCoy étudia les posters scotchés au mur. Ce n’étaient pas les habituelles filles aux cuisses écartées, pas ici. Une carte de la Terre du Milieu, un portrait du président Mao. Les livres dans la bibliothèque étaient du même tonneau. Une autobiographie de Malcolm X. *En terre étrangère. La Bhagavad-Gîtâ.*

– Ça marche, tous ces trucs de hippie ? demanda-t-il. Tu ne ressens plus le besoin de taillader le visage du gardien ?

Pas de réponse. Il soupira, essaya à nouveau :

– Bon, c’est à propos de Garvie ?

Nairn finit par détourner les yeux de Pollux et Zébulon.

– Qui ?

– Stan Garvie. Balancé dans la Clyde à l’intérieur d’une caisse, avec quelques poids en fonte pour lui tenir compagnie. On pense que c’est ton œuvre. Ton séjour dans ce camp de vacances t’a donné envie de tout avouer, c’est ça ?

Nairn eut un sourire satisfait.

– Il s’appelait comme ça, ce con ?

Puis, secouant la tête :

– Non, je ne sais rien à ce sujet, *inspecteur* McCoy.

McCoy haussa les sourcils.

– Les nouvelles vont vite.

Nairn se leva, fourra sa main sous son jean, se gratta l'entrejambe puis renifla sa main.

– Eh bien, j'ai une autre nouvelle pour toi. Quelqu'un va se faire tuer demain.

– Quoi, t'as prévu de planter un collègue dans les douches ? C'est gentil de me prévenir.

Nairn sourit à nouveau, découvrant une rangée de petites dents jaunes.

– Tu te crois drôle, hein, McCoy ? T'es aussi marrant que le cancer. En ville, une certaine Lorna.

McCoy attendit mais rien ne vint, il comprit qu'il allait devoir jouer aux devinettes.

– Qui va tuer cette Lorna, alors ?

Nairn prit un air dégoûté.

– Va te faire foutre. Je suis pas une balance.

McCoy s'esclaffa.

– T'es pas une balance ? Qu'est-ce que je fous là, dans ce cas ?

– T'es là parce que je suis coincé dans ce trou. Je peux rien faire pour empêcher ça, du coup c'est toi qui vas devoir t'y coller.

– Et comment je suis censé m'y prendre ? Faut que je passe à la radio et que je dise à toutes les Lorna de rester couchées toute la journée ? Et merde, Nairn, tu me fais perdre mon temps.

Il se leva. Il était de service depuis cinq heures du matin, il était fatigué, il n'était pas d'humeur. Tout ce qu'il voulait, c'était aller boire une pinte et se tirer le plus loin possible de cette prison, de Howie Nairn et de son cinéma. Au moment où il se penchait pour ramasser le paquet de cigarettes sur la table, Nairn lui saisit le bras. Il l'attira vers lui, approcha son visage du sien.

– Concentre-toi sur ce que je te dis, McCoy, ou tu vas vraiment me mettre en pétard. D'accord ?

McCoy regarda les doigts tatoués de Nairn qui lui enserraient le bras, leurs jointures déjà blanches. Nairn était un détenu et McCoy était flic. Il y avait des limites, et elles venaient d'être franchies. Fini de jouer.

– Lâche-moi, Nairn, dit-il calmement. Tout de suite. Et ne t'avise plus jamais de me toucher. C'est compris ?

Nairn maintint son étreinte quelques secondes encore, puis il lâcha le bras de McCoy et le repoussa vers lui. McCoy se rassit.

– Soit tu te mets à parler intelligemment, soit je me tire. Dernière chance.

Il attendit. Nairn soutint son regard, ses yeux bleus humides braqués sur les siens. S'il essayait de l'intimider, c'était raté. Il avait été dévisagé par bien plus impressionnant que lui. Il haussa les épaules et se leva.

– Le temps est écoulé.

Il s'approcha de la porte et appela Mullen. Il entendit ses pas se rapprocher dans le couloir, le claquement de ses bottes ferrées sur le lino. Derrière lui, une voix dit :

– Elle s'appelle Lorna, je connais pas son nom de famille. Elle travaille en ville. Dans un des restos chics. Au Malmaison ou au Whitehall. Je sais pas qui, mais quelqu'un va lui faire la peau demain.

McCoy se retourna.

– C'est tout ?

Nairn regardait fixement la télévision à nouveau.

– Ça suffira.

– Mettons que je te croie et que j'empêche ça. Tu me diras à quoi tu joues ?

Nairn hochait la tête.

– Mais maintenant, tire-toi, dit-il. Tu fais chlinguer mon salon.

– Qu'est-ce qu'il voulait, alors ? demanda Mullen lorsqu'ils furent revenus dans le bâtiment principal.

Les détenus commençaient à regagner leur cellule. McCoy dut élever la voix au milieu des coups de sifflet et des bruits de porte.

– Va savoir. Me dire que quelqu'un va être assassiné demain.

– Pas ici ?

McCoy secoua la tête.

– En ville.

Mullen eut l'air soulagé.

– Merci mon Dieu. Je suis de service, demain. D'où il sort cette info, le Rigolo ?

– Aucune idée. Je pense qu'il me fait marcher, c'est tout.

Ils s'arrêtèrent pour laisser passer un détenu menotté dans le dos, encadré par deux gardiens. Il avait un œil au beurre noir, la lèvre ensanglantée, et continuait de gueuler comme un putois.

– C'est ça qui est bizarre, poursuivit McCoy. J'étais là quand il s'est fait serrer, mais c'était Brody qui commandait, pas moi. Je vois pas pourquoi il voulait me parler à moi.

– Brody. Tu parles, personne voudrait lui parler. Il l'a piégé ?

McCoy secoua la tête.

– Non, tout était réglo pour une fois. Nairn était tout ce qu'il y a de plus coupable. Il s'est fait choper avec trois fusils à canon scié dans un sac.

Mullen le laissa à l'accueil en lui promettant de lui indiquer où il fêterait son départ. McCoy aimait bien Mullen, mais il était hors de question qu'il passe la soirée au pub avec une bande de gardiens de prison grincheux se racontant leurs aventures.

Une certaine Lorna. Pourquoi ne pas appeler les restaurants au cas où ? Il ne devait pas y avoir trente-six Lorna qui

y travaillaient. Il ne comprenait toujours pas pourquoi Nairn s'était adressé à lui, il l'avait à peine regardé lors de son arrestation, trop occupé à essayer de flanquer des coups de pied à Brody en le traitant de tous les noms. Son regard dévia vers le calendrier mural au fond de la petite loge, une fille aux seins nus, vautrée sur le capot d'une voiture, s'efforçant de donner l'impression qu'elle réalisait le rêve de sa vie en tenant une grosse clef à molette. Il n'avait pas remarqué qu'on était jeudi. Au lieu de s'emmerder avec les conneries de Nairn, il pouvait aussi aller voir Janey. Après tout, c'était son dû. Le buzzer retentit et la porte se déverrouilla bruyamment. Le gardien l'ouvrit, s'y appuya tandis que le vent la faisait claquer entre ses glissières. McCoy regarda dehors : les arbres qui entouraient le parking s'agitaient dans tous les sens.

Le gardien grimaça.

– Je préfère pour toi que pour moi, mon gars. Je préfère pour toi que pour moi.

Il courut, monta dans la Viva banalisée et claqua la portière. La radio s'alluma lorsqu'il démarra. « Chirpy Chirpy Cheep Cheep » emplit soudain l'habitacle embué. Il jura, tourna le bouton à la recherche de la nouvelle station fraîchement arrivée sur les ondes. Radio Clyde. Il la trouva. Rod Stewart, « Maggie May ». Beaucoup mieux. Il mit le chauffage à fond et s'engagea sur Riddire Road, en direction de la ville. S'il allait voir Janey, il fallait d'abord qu'il passe voir Robbie.



## 2

– Combien de temps on a ? demanda-t-il.

Elle sourit.

– Toute la nuit. Stevie s’est arrangé avec Iris. Elle n’était pas ravie.

Il alla chercher deux des Tennent’s à capsule dévissable entreposées dans la commode.

– Les boissons restent payantes, dit-elle en le menaçant du doigt. Tu le sais.

Il secoua la tête, sortit une pièce de cinquante pence et la laissa dans le bol en porcelaine à côté des bouteilles.

Le bordel était installé dans l’un de ces immenses appartements victoriens qu’on trouvait à Glasgow, chaque pièce aménagée en chambre à l’exception de la cuisine. Ça, c’était le domaine d’Iris. Elle trônait, assise sur une vieille chaise à l’entrée de la pièce, derrière elle se dressant les piles de caisses de bouteilles et Big Chas, le videur. Elle avait confié un jour à McCoy que les boissons lui rapportaient deux fois plus que les filles. Ça en disait long sur Glasgow. Iris ne se compliquait pas la vie. Elle ne vendait que du whisky et de la bière. C’était à prendre ou à laisser. Tennent’s ou Red Hackle.

Elle réalisait l’essentiel de ses bénéfices tard le soir et le dimanche. À partir de minuit le vendredi ou de trois heures le dimanche après-midi, quand les vrais buveurs commençaient

à avoir la tremblote, elle pouvait plus ou moins pratiquer les prix qu'elle voulait. Il avait croisé suffisamment de femmes à la mine honteuse et d'hommes aux yeux chassieux dans l'escalier pour savoir à quel point les affaires marchaient bien. Les buveurs trouvaient toujours de l'argent quelque part. Quitte à ce que leurs mêmes ne mangent pas le lendemain.

Janey roula un joint avec l'herbe qu'il avait apportée, de la bonne, selon Robbie, confisquée à un groupe américain ayant joué la veille au Green's Playhouse. La moitié déposée dans le coffre du central, l'autre directement dans la poche de Robbie. Il la lui avait faite à une livre. À en juger par l'expression du visage de Janey, elle en valait beaucoup plus.

Elle glissa le fin joint dans la bouche de McCoy, referma la sienne sur l'extrémité qui brûlait, et, ses lèvres empêchant toute fuite d'air, lui insuffla la fumée profondément dans les poumons. Il retint sa respiration le plus longtemps possible avant de laisser s'échapper un nuage agréablement parfumé. L'effet ne tarda pas à se faire sentir. Il se sentit flotter, c'était bon. Robbie n'avait pas menti. Il reprit le joint à Janey, tira deux taffes de plus et le lui rendit.

Janey avait recouvert la lampe de chevet d'un foulard, allumé quelques bâtons d'encens, parsemé le papier peint qui se décollait de photos découpées dans des magazines, des plages et des voitures de luxe. Tout pour que la pièce ait un peu moins l'air d'une chambre au fond d'un appartement sans eau chaude de Possilpark. « L'atmosphère », elle appelait ça. « Les clients y sont sensibles, du moins les plus jeunes. »

Il s'assit au bout du lit et tenta de délayer ses chaussures. Il gloussa ; c'était plus difficile que prévu. Il réussit à retirer sa cravate et sa chemise, mais pas à défaire sa ceinture. Il gloussa à nouveau. Janey avait mis un 33 tours sur le petit tourne-disque dans le coin de la chambre. *Their Satanic Majesties Request*. Mais il fallait y aller mollo sur le volume. Iris n'aimait pas qu'elle mette de la musique, ça l'empêchait d'entendre ce

qui se passait. Ce n'était pas l'album préféré de McCoy, mais ce soir-là il le trouvait bon. L'herbe, l'alcool et le rock commençaient à conjuguer leurs effets, l'équilibre parfait.

Janey se mit à danser en se regardant dans la glace fendue de l'armoire. Elle ondulait, chantait avec Mick Jagger. C'était une belle brune aux cheveux longs, bien roulée, avec un joli petit nez arrondi et un grand sourire. Trop belle pour travailler là. On ne pouvait guère qualifier de chic le bordel d'Iris. Les clients étaient pour la plupart des ouvriers des chantiers ou de l'usine Ivon Box dont la paye du vendredi soir leur brûlait les doigts. Chaque fois qu'il essayait de lui en parler, de l'encourager à changer d'établissement, elle tournait le sujet en dérision. Elle répondait qu'elle se plaisait ici, qu'elle avait travaillé dans des endroits bien pires.

Elle le surprit en train de la regarder dans la glace, lui sourit et lui tira la langue. Il se pencha et l'attira sur le lit à côté de lui. Elle rit, fit semblant de se débattre. Il l'embrassa dans le cou tandis qu'elle se débarrassait de ses sandales à semelles compensées et de son minishort. Il lui toucha les seins, son sexe déjà dur contre sa cuisse. L'effet de l'herbe était désormais total, il se sentait lourd, lent, détendu. Il descendit entre ses jambes. Elle lui empoigna les cheveux, et il la regarda en souriant.

– Toi et moi, Janey. Toi et moi.

La musique s'arrêta, le bras du tourne-disque se leva, revint en arrière, et la musique reprit. « She's a Rainbow ». Il était en elle à présent, il accélérât, respirait fort contre son cou, proche de la jouissance. Elle enroula ses jambes autour de sa taille, se rapprocha de lui et lui susurra à l'oreille :

– Vas-y, mon chou. Vas-y...

Il donna encore quelques coups de reins, tenta de se retenir, en vain. Il gémit et s'écroula sur elle, essoufflé. Il resta ainsi quelques instants puis se hissa sur les coudes et la regarda dans les yeux.

– C’était magique. Et toi ? Ça va ?

Elle hocha la tête, lui donna une tape dans le dos.

– On s’en fait un autre ? proposa-t-elle.

Il roula sur le côté, s’adossa à la tête de lit et admira le spectacle. Elle était assise en tailleur, le sac d’herbe et le paquet de feuilles sur la pochette de l’album nichée entre ses cuisses, ses longs cheveux bruns tombant comme un rideau devant son visage. C’était une pro, elle pouvait rouler un joint en quelques secondes, d’une main s’il le fallait.

Il consulta sa montre. Minuit dix. La visite des restaurants ne serait pas pour ce soir. Tant pis, il était trop défoncé pour aller où que ce soit. Que Nairn aille se faire foutre. Il n’était pas son larbin. Il avait envie de rester là, avec Janey. Elle alluma le joint qu’elle venait de rouler et tira une grande taffe.

– Depuis dix minutes, c’est mon anniversaire, dit-il. Le 2 janvier.

– C’est vrai ? Quel âge tu as ?

– Trente ans. Le début de la fin.

Elle eut un sourire vague, le regard vitreux. Elle se pencha vers lui et l’embrassa, lui mit le joint dans la bouche. Il tira une taffe, ressentit un vertige. Quoi de mieux pour fêter ça ? Il expira, se rallongea sur le lit. Entendit Janey chantonner en roulant un autre joint. Entendit une porte se fermer et un client marcher dans le couloir, Iris aller ouvrir, distribuer des bouteilles.

Janey se pencha et lui souffla doucement un nuage de fumée au visage. Il inspira, regarda les ombres géantes et fugitives dessinées par les phares des voitures. Il écouta la pluie frapper les vitres, se revit, enfant, dans une caravane avec ses parents. Janey éteignit la lampe et se coucha à côté de lui. Il regarda l’extrémité du joint rougeoyer tandis qu’elle tirait dessus. Il l’enlaça d’un bras, la serra contre sa poitrine, ferma les yeux et se laissa gagner par le sommeil.

**2 janvier 1973**



### 3

McCoy se réveilla frigorifié. Toutes les couvertures étaient enroulées autour de Janey, seul un drap le séparait de la glace qui commençait à se former sur l'intérieur des vitres. Impossible de s'ensevelir sous les draps et de se rendormir, le mélange de sa gueule de bois et du froid l'en empêchait. Il tenta de réveiller Janey, mais elle ne voulut rien savoir : elle grogna, se détourna et se renfonça sous les couvertures. Il s'habilla à la hâte en ramassant ses vêtements là où il les avait jetés, referma derrière lui la porte du bordel et descendit l'escalier. Cinq heures et demie. Trop tard pour rentrer chez lui, trop tôt pour aller travailler. Peut-être irait-il se renseigner dans les restaurants après tout. Il n'avait rien d'autre à faire.

La ville commençait à s'animer, les premiers bus passaient, leurs passagers emmitouflés, à moitié endormis, appuyés contre les fenêtres. Finies les fêtes du nouvel an, la vie reprenait son cours, bien qu'avec quelques maux de tête. Les guirlandes lumineuses de Noël tendues au-dessus des rues étaient encore allumées, cloches et baies de houx clignotaient faiblement à travers la brume glaciale et la neige qui commençait à tomber. Un chien apparut au coin de Sauchiehall Street, s'élança vers des mouettes en train de se disputer le contenu d'une poubelle renversée ; elles s'envolèrent en protestant.

McCoy était gelé. Planté sous la marquise du Malmaison depuis six heures et demie, il tapait des pieds et soufflait dans ses mains pour se réchauffer. Jusqu'ici, il avait vu un cantonnier tenter de rassembler tous les emballages de portions de frites trempés et les bouteilles de bière vides éparpillés dans la rue, acheté un journal à un vendeur transportant son stock dans un landau, et s'était écarté pour laisser passer deux types poussant un chariot rempli de vieille moquette et de thibaude dans Hope Street. Même une fouille complète de chacune de ses poches ne lui permit pas de retrouver son autre gant. Il retira celui qu'il avait de sa main gauche pour le mettre à sa main droite juste au moment où le directeur du restaurant arriva. M. Agnotti, comme il le dit en se présentant. Un affreux petit snobinard. Il fallait sans doute l'être pour diriger ce genre d'établissement. McCoy n'avait mis les pieds dans ce restaurant qu'une fois, pour le cinquantième anniversaire de Murray. Il ne pensait pas y retourner un jour, à moins de gagner au loto. Il revoyait le ballet des serveurs silencieux, chargés de plateaux d'argent et de bouteilles de vin, dans cette vaste salle recouverte de boiseries. Les autres clients, exclusivement des hommes d'affaires, gavés de steak bien cuit et de cocktail de crevettes, un cigare planté sur leur visage adipeux.

Agnotti emmena McCoy dans son bureau, demanda à voir sa plaque avant de répondre à toute question. Pas ravi d'être interrogé. Il s'avéra qu'ils avaient bien une Lorna parmi les effectifs, une aide-serveuse – allez savoir ce que ça voulait dire. Il écrivit une adresse sur une carte, qu'il tendit à McCoy.

– Puis-je savoir de quoi il s'agit ? s'enquit-il.

McCoy lui sourit, il ne put s'en empêcher.

– Non, répondit-il.

Un garçon de cuisine arrivait au moment où lui-même repartait, il attachait son vélo à l'extérieur. Lorsque McCoy lui demanda s'il connaissait Lorna Skirving, il désigna une photo sur le tableau d'affichage des employés, prise lors d'une



soirée de repos. Quatre femmes assises à la table d'un pub, sur leur trente et un, qui levaient leur verre, hilares. Lorna Skirving était celle du bout. Dix-neuf ans, robe décolletée, blonde décolorée, mignonne. McCoy décrocha la photo et la rangea dans sa poche. Ce devait être elle dont Nairn parlait. Il s'était déjà rendu au Whitehall, et ils n'avaient personne du nom de Lorna qui travaillait là-bas ; deux Laura, mais pas de Lorna.

Selon le garçon de cuisine, elle n'avait pas le téléphone. McCoy appela donc le commissariat et fit envoyer une voiture chez elle pour aller la chercher. Il attendit dans la cuisine, l'endroit le plus chaud, et les regarda préparer le déjeuner. De grosses marmites de pommes de terre et de carottes commençaient à bouillir, des plateaux chargés de viande sortaient de la chambre froide. Un Italien qui ne parlait pas l'anglais sortit de l'arrière-cuisine et lui donna une minuscule tasse de café fort. Il dit « Gracias » en se croyant malin, ne comprit son erreur qu'en voyant le type s'éloigner d'un air perplexe. Le commissariat rappela un quart d'heure plus tard. Les agents avaient rendu compte par radio, personne ne répondait chez la fille. Elle avait déjà dû partir pour aller travailler. McCoy soupira et appela Wattie du téléphone public. Il n'avait pas le choix : il ne s'en sortirait pas tout seul.

Le Golden Egg était une gargote infâme, comme un Wimpy sans le nom. Son menu était même illustré de photos – prises dans un autre établissement, à en juger par les œufs au bacon qu'on servit à McCoy. Il présentait néanmoins l'avantage d'être situé juste en face de la gare routière, dont McCoy entendait même les annonces dans le haut-parleur malgré les bavardages des autres clients et les commandes criées en direction de la cuisine. Il essuya la buée sur la vitre. Il était huit heures et le jour tardait à se lever, les lampadaires étaient encore allumés. La neige, qui tombait de plus en plus fort, commençait à tenir. Les voitures et les cars faisaient la

queue, pare-chocs contre pare-chocs, au grand carrefour pour accéder à Buchanan Street. Lorna Skirving habitait Royston. Tous les cars venant de là-bas transitaient par la gare routière, elle était obligée de s'y arrêter. Il suffisait donc à McCoy de la repérer dans la foule avant qu'elle ne prenne son service et ne se fasse poignarder par un client mécontent du homard thermidor de la veille.

– Elle commence à quelle heure ?

McCoy se retourna. Il l'avait presque oublié. Wattie. Murray avait reçu un appel d'un vieux copain du commissariat de Greenock : il avait chez lui un garçon intelligent, trop pour Greenock, il méritait d'être à Glasgow et de jouer dans la cour des grands. Raide comme un piquet sur sa chaise, le garçon en question scrutait la foule à l'extérieur tel un soldat en faction. McCoy avait protesté, il avait tenté d'y échapper, de le refiler à Richards, à Wilson, n'importe qui d'autre que lui, mais Murray était resté inflexible. Le gamin avait passé trois mois à répondre au téléphone, à préparer le thé. Il était temps qu'il fasse équipe avec quelqu'un pendant quelques mois. Murray l'avait eu de la manière habituelle : par la flatterie. Il fallait le surveiller, ce gamin, il ne pouvait pas le confier à un tâcheron comme Richards. McCoy ignorait pourquoi Murray y tenait tant. N'avait-il pas retenu la leçon ? Il avait eu droit aux récriminations par le passé, il y aurait droit à nouveau. Le dernier bleu qu'on avait collé sur le dos de McCoy était allé pleurer auprès de lui : « Il ne me met au courant de rien, il ne me parle pas, gna-gna-gna... » Le nouveau était pourtant là, cheveux blonds mouillés et bien coiffés, large visage ouvert, costume sombre et chaussures cirées. Il avait vingt-six ans et en paraissait quinze. Le bleu dans toute sa splendeur.

– Huit heures et demie, en principe, répondit McCoy en bâillant largement.

– Je peux revoir la photo ? demanda Wattie.

McCoy la lui donna. Lorsqu'il regardait Wattie, il se revoit cinq ans plus tôt. Cet éclat d'enthousiasme avait disparu de son regard depuis longtemps, et ça faisait belle lurette qu'il ne venait plus travailler chaussures cirées et chemise repassée. Il regarda son reflet dans la vitre : ce n'était pas jojo. Il avait besoin d'aller chez le coiffeur et de se procurer un costume avec lequel il n'ait pas l'air d'avoir dormi.

Il se leva. Le temps avait dû se réchauffer un peu pour qu'il se mette à neiger. Une couche de blanc recouvrait désormais le goudron.

– On va s'approcher, on va essayer de la choper à sa descente du car.

La gare routière dominait la ville, coincée entre les cités HLM de Dobbies Loan et la nouvelle autoroute qui avait remplacé la vieille Garscube Road. Son parking formait un gigantesque rectangle d'asphalte, un espace d'au moins deux mille mètres carrés, bordé d'emplacements obliques pour le stationnement des cars. Il y avait des abris et des bancs éparpillés tout autour, et, près de l'entrée, un café à côté duquel le Golden Egg s'apparentait au Malmaison. Les cars arrivaient de partout, des cités environnantes, des banlieues riches, certains même de la côte, d'Ardrossan et de Largs. Et c'était de là que partait celui pour Londres, une fois chaque matin, toujours précédé d'une longue file d'attente. L'occasion d'une nouvelle vie pour un ticket de cinq shillings.

Un gros avec une casquette et un sifflet leur expliqua que les cars de Royston se garaient aux emplacements 21 à 24 et leur désigna le coin opposé. Une vieille sur le banc près de l'emplacement 22 regarda McCoy d'un sale œil lorsqu'il s'assit à côté d'elle, renifla et se déplaça d'une cinquantaine de centimètres avec ses sacs plastique. Wattie allait et venait en tapant des pieds pour se réchauffer, ouvrait et refermait le capot de son briquet, chantonnait entre ses dents. Au moins, ce n'était pas un bavard. Le précédent était incapable

de la boucler. Un petit con d'Édimbourg ayant en poche une licence de sciences, diplôme lui garantissant de grimper rapidement les échelons, comme il vous le répétait toutes les cinq minutes. Il était rentré à Édimbourg la queue entre les jambes après avoir tenté d'interpeller deux femmes en train de se battre devant les Barrowlands, efforts qu'il avait payés d'un nez cassé et d'un œil au beurre noir.

Un car à étage vira sur l'asphalte et se rangea dans l'emplacement devant eux. McCoy se leva. La portière fit entendre un pschitt et s'ouvrit en se repliant sur le côté. Deux vieux descendirent en se plaignant de la neige, suivis d'un type en bleu de travail avec son casse-croûte sous le bras, puis d'un groupe d'écoliers qui criaient et chahutaient. Pas de Lorna Skirving.

Elle n'était pas dans le car suivant non plus. Las de faire les cent pas, Wattie finit par rejoindre McCoy sur le banc et étendit ses jambes devant lui en bâillant bruyamment. Un vieux jetait des miettes de pain sur le sol mouillé, des moineaux surgissaient de nulle part.

Un autre car arriva et repartit, et toujours pas de Lorna. McCoy commençait à se dire que Nairn s'était foutu de sa gueule lorsqu'il remarqua un mouvement de foule de l'autre côté du parking. Une clameur monta, un homme tomba à la renverse en essayant de s'enfuir. Une femme cria.

McCoy se mit à courir. Au milieu du parking, il faillit être percuté par un car qui reculait. Il s'écarta d'un bon, trébucha, et c'est en relevant les yeux qu'il vit ce qui effrayait la foule. Il était jeune, sans doute moins de vingt ans, vêtu d'un anorak et d'un jean. Son bras gauche était tendu devant lui, un pistolet serré dans sa main.

– Police ! cria McCoy. Lâche ton arme !

De lourdes chaussures frappèrent le sol, et Wattie rappliqua. Des nuages de vapeur sortaient de sa bouche, il regardait partout. McCoy le prit par l'épaule et lui montra la foule.